

Introduction. Les modulations récentes du développement

Andrés Kozel et Marcelo Sili

Traducteur : Quentin Molinier



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/8268>

DOI : 10.4000/cal.8268

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2017

Pagination : 17-30

ISBN : 9782371540750

ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Andrés Kozel et Marcelo Sili, « Introduction. Les modulations récentes du développement », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 85 | 2017, mis en ligne le 21 novembre 2017, consulté le 23 novembre 2017. URL : <http://cal.revues.org/8268> ; DOI : 10.4000/cal.8268



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

Andrés Kozel* et Marcelo Sili**

Texte traduit de l'espagnol par Quentin Molinier

Introduction

Les modulations récentes du développement

Depuis l'après-guerre, la plupart des grands débats latino-américains en économie, en théorie sociale et en politique ont accordé un rôle central à l'idée de développement. S'il est vrai que la notion a acquis une certaine notoriété avec le discours du président américain Harry Truman en janvier 1949 et que ses premières occurrences étaient amplement redevables aux apports de la sociologie de la modernisation d'origine étasunienne, il n'en est pas moins vrai qu'elle a joué d'une sorte de vie autonome en Amérique latine, en se parant de caractéristiques particulières et en assumant ses variations distinctives.

Historiquement, la notion est indissociable des préconisations de la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (Cepal), et notamment, quoique non exclusivement, de ses figures les plus connues : Raúl Prebisch et Celso Furtado¹.

* Conicet/Centro de Estudios Latinoamericanos, Universidad Nacional de San Martín (Argentine).

** Conicet/Centro de Estudios de la Acción y el Desarrollo Territorial, Universidad Nacional del Sur (Argentine).

1. Comme le soulignèrent alors Celso Furtado et Fernando H. Cardoso, de nombreuses idées de la Cepal étaient originales et créatives. En effet, les économistes avec qui les membres de la Cepal dialoguaient ne s'étaient pas beaucoup préoccupés jusqu'alors du développement ni du sous-développement. On sait, par ailleurs, que l'approche de la Cepal a consisté, dans une large mesure, à rationaliser *a posteriori* les processus qui avaient eu lieu dans la période suivant la crise économique mondiale de 1929-1932. Autre motif d'intérêt, la notion de développement fut la première à faire l'objet d'études en Amérique latine en relation avec le monde étasunien, plus qu'avec l'Europe [Devés Valdés, 2003]. Tout cela était porté par le climat enthousiaste dont jouissait l'industrie de l'après-guerre. Si ces mises au point nous paraissent aujourd'hui des « lieux communs », c'est parce que, d'une certaine manière, nous les avons intégrés et non parce que elles auraient toujours existé ou parce qu'elles manqueraient d'importance.

Dans les années 1950-1960, diverses politiques de développement ont émergé, de même que des positions théoriques et doctrinales qui nous apparaissent aujourd'hui classiques : le structuralisme latino-américain et la théorie de la dépendance avec ses variantes, ses recoupements et ses contrepoints, sans compter les apports de figures inclassables, comme Albert Hirschman, qui publia dans les années 1950 *La Stratégie du développement économique*, première pierre d'une grande série de contributions au débat [Hirschman, 1961].

On perçoit aujourd'hui encore les échos de plusieurs de ces travaux rhétoriquement puissants, lesquels condensent, chacun à leur manière, une large part des débats qui s'ensuivirent : le développement stabilisateur, le dualisme structurel, le colonialisme interne, le développement du sous-développement, le sous-développement capitaliste *versus* la révolution socialiste, le développement en situation de dépendance, le développement dans le sous-développement, et bien d'autres syntagmes encore, dans lesquels chaque adjectif, suffixe ou préposition recelait, ou prétendait receler des implications théoriques et politiques décisives. Peu à peu, la notion a vu son champ d'application s'élargir, outrepassant le domaine économique pour se référer également à des domaines tels que le social, puis l'environnement. Au milieu des années 1970, une contribution décisive s'est fait jour avec le modèle Bariloche [Herrera *et al.*, 2004]. À cette même époque, on commença à parler dans les forums internationaux d'écodéveloppement, notion qui compte parmi les précurseurs du développement durable [Gutiérrez Garza et González Gaudiano, 2010; Estenssoro, 2014]. Dans la seconde moitié de cette décennie 1970, les débats portèrent sur la formation d'un concept qui suscite toujours l'intérêt de nos jours, « des styles de développement » [Sunkel et Gligo, 1980].

Ce quart de siècle, qui court approximativement de 1950 à 1975, peut être désigné comme la période classique des discours sur le développement en Amérique latine. La littérature consacrée à ce sujet est abondante et s'est sensiblement enrichie ces derniers temps. Il serait difficile, voire impossible, de dresser un inventaire exhaustif qui rende pleinement justice à cette profusion littéraire². En outre, il serait insensé de mettre dans un même sac la multitude des positions qui

2. Parmi les lectures importantes, on peut cependant citer la somme publiée par Aldo Solari, Rolando Franco et Joel Jutkowitz [1976]. Un autre livre précieux est la biographie intellectuelle de Raúl Prebisch, publiée par Joseph Hodara peu de temps après son décès [1987]. On consultera également les chapitres *ad hoc* d'ouvrages généraux comme celui de Francisco Zapata [2001] et d'Eduardo Devés Valdés [2003]. Sur la théorie de la dépendance, on consultera le livre de Theotônio Dos Santos [2003]; sur le structuralisme latino-américain, l'ouvrage de Sebastián Sztulwark [2005]; sur le réseau et les dynamiques institutionnelles de ces années, les contributions de Fernanda Beigel [2010]; sur le parcours d'Albert Hirschman, l'ouvrage de Jeremy Adelman [2013]. Une lecture attentive des analyses rétrospectives de certains témoins directs de cette époque peut, en outre, enrichir ces analyses : livres autobiographiques, préfaces, entretiens et autres contributions plus ou moins liées au sujet.



fleurirent à cette époque. Le spectre des positions classiques est large et hétérogène. Cela dit, à un certain niveau, et à condition de construire une sorte de « modèle théorique pur » à des fins purement contrastives, on peut faire ressortir un ensemble de points communs primordiaux. Dans cette optique, on peut commencer par mettre en lumière l'importance de motifs comme l'industrialisation, la création d'emplois productifs, la modernisation sociale et culturelle, l'élévation du niveau de vie des masses, l'intégration des populations de marginaux et d'exclus et la nécessité d'une coopération des grandes puissances mondiales.

De surcroît, des perspectives nouvelles sont apparues récemment, qui cherchent à renouveler l'interprétation de la pensée classique, qu'elles soient ponctuelles avec notamment Giller [2014]; sur les origines de la notion de dépendance; axées sur la réhabilitation de quelque notion particulièrement mise en valeur comme avec Grondona [2017], qui examine à nouveaux frais le concept de styles de développement; ou de nature plus panoramique [Svampa, 2017]. Cela fait maintenant vingt ans qu'Arturo Escobar [1996; 2012] a fait paraître sa très influente lecture critique de cette histoire, qui oppose explicitement la notion de développement, ainsi que l'idéologie et les normes culturelles qui lui sont associées, aux agendas sociaux et politiques qui se sont finalement écartés de cette ligne ou, pour le dire dans le langage foucauldien d'Escobar, de cette formation discursive.

Comme on peut le voir, de nombreuses approches de la période classique ne se limitent pas à l'analyse des discours du passé, mais traquent davantage dans le présent ses échos et ses mises à jour. Elles révèlent aussi parfois des points de discordance, plus ou moins importants, quant aux sens à donner à la notion et à ses équivalents. Les travaux très récents de Bringel et Echart Muñoz [2017] illustrent ce genre de démarche.

Il ne paraît pas excessif de soutenir, qu'à quelques exceptions près, les discours classiques sur le développement, dont ses variantes sur la dépendance, ont connu un reflux voire un abandon relatif dans le quart de siècle suivant. En effet, même si, entre 1975 et 2000, la notion n'a pas disparu de la scène, elle a eu tendance à se fragmenter et les sens qu'elle recouvrait initialement à être éclipsés ou dilués. Le nom se raccourcit, perd de sa « substance »; le suffixe « isme » s'évanouit. Ce qui n'est pas sans rapport avec le fait que cette seconde période, ou période intermédiaire, fut marquée par de longues dictatures et des crises économiques récurrentes, ainsi que par la mise en œuvre de politiques d'ajustement qui furent loin de favoriser l'industrialisation, la création d'emploi et le bien-être de la majorité de la population. D'une manière générale, l'éclipse susmentionnée est liée à la montée de ce qu'il est convenu d'appeler le néolibéralisme, avec son mot d'ordre principal consistant à vanter les mérites de la mondialisation et à révéler au grand jour la nécessité et l'opportunité de « réduire » la taille et le rôle des États, à la fois vis-à-vis des marchés (mondiaux) et des dynamiques régionales (locales).

De ce point de vue, l'une des caractéristiques de cette éclipse des sens premiers de la notion fut la cristallisation du concept de développement durable, qui, selon une étude récente et déjà fondamentale, est le fruit de plus d'une décennie d'efforts de pays du tiers-monde en général et de l'Amérique latine en particulier [Estenssoro, 2014]. Ces efforts étaient destinés à empêcher que ne soient adoptées au niveau international des normes défavorables au développement des périphéries, au motif de chercher à atténuer ou à inverser ce qui, à partir d'un certain moment, a été perçu comme une crise écologique mondiale, cf. entre autres recherches sur ce sujet Escobar [1995] et Gallopín [2003]. Mais par-delà ces succès, à la fois cruciaux et relatifs, dans les forums internationaux, il n'est pas excessif d'affirmer qu'en Amérique latine les sens premiers de la notion classique de développement ont été occultés durant le dernier quart du XX^e siècle. Il y a un certain paradoxe dans la synchronie indiquée. La période classique succède à une éclipse ambiguë de deux longues décennies, au cours desquelles a germé une critique intégrale de la notion en parallèle d'autres processus socioculturels³.

Une nouvelle phase semblait s'ouvrir avec le changement de siècle. En effet, à partir de l'an 2000 environ, dans le contexte d'un nouveau cycle politique impliquant plusieurs pays de la région, la notion de développement, ainsi que celle de développementalisme, désormais précédée du préfixe «néo», se sont remises à occuper une place centrale dans l'agenda académique et politique en Amérique latine. En parallèle, ce qu'il est convenu d'appeler «le post-développement» ouvre un cycle de polémiques et de débats contradictoires dans lesquels le livre d'Arturo Escobar et ses réappropriations a joué et joue toujours un rôle clé. Comme cela arrive souvent dans l'histoire idéologique et culturelle des espaces périphériques, ce processus a combiné, de manière complexe et parfois romanesque, la réception de formules en vogue dans les pays centraux avec des modulations et inflexions propres à la langue vernaculaire.

Cependant, ce serait une grave erreur que de considérer cette nouvelle étape de l'histoire des discours latino-américains sur le développement comme un retour aux formules et aux sens de la théorie classique. Et ce pour plusieurs raisons. Principalement, parce que le contexte d'énonciation est différent. De grands événements comme la chute de l'URSS, l'avènement de la Chine comme grande puissance économique, les changements intervenus dans la sphère technoproductive (qui ont conduit certains auteurs à parler de «nouveau capitalisme») et la conscience croissante de la crise environnementale (surtout à propos du réchauffement climatique) ont formé une toile de fond sensiblement différente de celle qui avait vu émerger les formules de la théorie classique. Même si on

3. Rolando Munck [2010] nous offre des éléments de réflexion intéressants pour tracer une histoire de la théorie critique du développement et propose un angle singulier pour penser ce problème à partir de la sensibilité critique et du pathos relatifs à la notion.



use des « mêmes mots » qu'au milieu du siècle dernier, ils ne peuvent pas avoir la même signification.

Cela dit, il serait tout aussi erroné de croire en une radicale nouveauté des nouvelles formulations, comme si elles avaient soudainement émergé d'une sorte de vide historique. En règle générale, et comme cela se produit habituellement dans la vie des idées, chaque nouvelle proposition emprunte à ses prédécesseures autant qu'elle s'en démarque. Ici, les nouvelles formulations ont dû « solder leurs comptes » avec l'imposante saga continentale de la notion ainsi qu'avec les contributions de même obédience qui s'étaient fait connaître dans d'autres espaces, à la fois métropolitains et ceux que l'on a récemment désignés comme le Sud global. Des figures comme Raúl Prebisch, Celso Furtado et Aldo Ferrer ont été redécouvertes par les néodéveloppementalistes ; des auteurs comme Serge Latouche, Edward Said ou Vandana Shiva sont souvent évoqués pour leurs critiques du développement. Quoiqu'il en soit, il peut paraître paradoxal que la phase d'éclipse ait été suivie d'une sorte de renaissance ou néoclassicisme.

Ce dossier propose un panel d'approches des nouveaux discours sur le développement en Amérique latine. L'adjectif « nouveaux » renvoie ici à la troisième phase de cette histoire, qui s'est ouverte au tournant du siècle et dont on pourrait largement débattre aujourd'hui de la fin potentielle ou de la pérennité. Le nom de « discours », délibérément mis au pluriel, insiste quant à lui spécifiquement sur la vie de la notion et la place davantage dans le champ de l'étude des idées que dans celui de la science du développement ou des théories afférentes au sens strict.

Nous sommes partis pour ce dossier d'un classement provisoire des nouveaux discours sur le développement en Amérique latine. Ce classement, que l'on pourrait complexifier pour en faire une typologie, distingue sept configurations ou démarches discursives, recouvrant elles-mêmes parfois des sous-catégories :

- Le développement durable, on pourrait se dire que ce concept n'est pas spécifiquement latino-américain, néanmoins il paraît clair que la « perspective latino-américaine » a joué un rôle notoire dans son élaboration [Estenssoro, 2014]. Il a fait son apparition dans la phase précédente, bien que sa pérennité le rende visible aujourd'hui. Ce courant discursif semble constituer le paradigme et la toile de fond de quasiment toutes les interventions sur le sujet. Cette spécificité tient à son origine institutionnelle – les Nations unies –, qui lui offre un degré considérable d'autonomie, par-delà les changements de cap possibles des gouvernements nationaux. Cette même spécificité lui offre une grande latitude dans la détermination de l'ordre du jour. La notion occupe en effet un rôle clé dans les Objectifs du millénaire pour le développement et l'Agenda 2030 pour le développement durable. Pour autant, elle n'est ni galvanisée ni complètement stable. Ni exempte de questionnements. On peut par exemple soulever l'opposition entre durable (*sostenible*) et soutenable

(*sustentable*), pour une partie de la littérature consacrée, ils sont synonymes, mais pour l'autre ces termes sont pratiquement contradictoires. Il convient aussi de noter la différence entre programmes de développement plus ou moins solides, etc. L'article d'Enrique Aliste aborde un des aspects les plus intéressants de l'étude des phénomènes discursifs, à savoir leur devenir dans une situation concrète, et en l'espèce, le devenir du développement durable dans le secteur forestier chilien. Cet exemple, marqué par des oppositions et des inflexions contradictoires entre discours et pratiques, est important à plusieurs titres. À commencer par son rôle pour l'économie nationale, ainsi que son lien particulier avec les questions environnementales, notamment celles de la dégradation des sols et le réchauffement climatique. Aliste défend une position forte, qui est à la fois un postulat et une hypothèse et dont la portée va au-delà de l'exemple en question : tout discours sur le développement, soutient-il, cherche à créer les conditions et les mécanismes d'action légitimes pour permettre le fonctionnement de certaines politiques économiques. De ce point de vue critique, qui insiste sur la fonction sociale des discours, chaque innovation dans le domaine du développement devrait être interprétée comme un ajustement idéologique destiné à légitimer et permettre la mise en place de certaines pratiques.

• Le néodéveloppementalisme, son apparition est fortement liée à l'expérience brésilienne des gouvernements du Parti des travailleurs (2003-2016). Il est défini par l'influent intellectuel et fonctionnaire Luiz Carlos Bresser Pereira [2007] comme une stratégie nationale de développement pour des pays d'une certaine taille et condition et comme un troisième discours, distinct du développementalisme classique et de l'orthodoxie libérale. Compte tenu de la taille du Brésil et de son important dynamisme économique et social au cours de la période considérée ici, le néodéveloppementalisme s'est projeté de manière importante dans d'autres pays de la région. On peut sans doute affirmer que l'acmé du développementalisme a coïncidé avec l'achèvement du sixième sommet des BRICS (Fortaleza, Brésil, 2014), avec le slogan : « une croissance inclusive, des solutions durables ». Dans un *Cahier de prospective politique* (3) publié par le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) peu de temps avant le fin du sommet, Aranibar Arze et Rodríguez [2013, p. 39] écrivent : « il y a de fortes raisons de croire que le modèle néodéveloppementaliste brésilien, avec ses opportunités et ses limites, influera dans la prochaine décennie sur l'agenda du développement latino-américain, ou du moins sud-américain ». Cette opinion était pratiquement partagée par tous les acteurs et analystes il n'y a encore pas si longtemps ; et ce, avant la Bérézina qui s'est déclenchée en 2014. En effet, à ce moment précis d'apogée, ce courant discursif a entamé un déclin rapide, indissociable



de la grave crise économique et politique qui ébranle encore le Brésil. L'article de Georges Flexor, Jenifer Pinto et Robson Dias da Silva offre un compte rendu équilibré des débats actuels concernant cette expérience. Il convient de remarquer que certains auteurs identifient des courants alternatifs à l'intérieur même du néodéveloppementalisme : ainsi, par exemple, du néodéveloppementalisme indigène [Fernando Calderón, 2013] ou du néodéveloppementalisme social [Claudio Katz, 2017].

• Le développement dans le néolibéralisme, cette appellation présente certaines difficultés qu'il convient d'explicitier. De fait, contrairement à ce qui se passe avec d'autres courants discursifs, pratiquement aucun acteur ne s'en réclame. Peu de gens, sinon personne, ne se présente comme développementaliste néolibéral. Cela a probablement à voir, au moins en partie, avec la mauvaise réputation qui a frappé le néolibéralisme après les crises qui ont vu s'abîmer une partie des projets qui s'en étaient réclamés dans les années 1990. C'est peut-être également lié au fait qu'en Amérique latine, les développementalistes ont eu tendance à favoriser l'intervention de l'État dans l'économie, un principe fort éloigné des conceptions libéral-orthodoxes qui défendent le primat du marché. Mais il ne fait aucun doute que la sensibilité néolibérale recèle un discours sur le développement. Ce dernier constitue un pan non négligeable du discours d'une branche importante de la science économique et, également, dans divers cas, du discours du pouvoir, sinon celui du politique, du vrai, du moins celui de ses marges. Aujourd'hui, le poids de ce courant est incontestable, comme il ressort de la reconstruction des débats proposée par l'article de Flexor, Pinto et Dias da Silva. Le point à noter est que les courants orthodoxes/néolibéraux ne renoncent pas à employer le terme de développement, bien au contraire. Certes, cela est lié à la conviction qu'il exprime des aspirations dans des franges importantes de la population, qui doivent être prises en compte par des projets politiques toujours en quête de légitimité. Du point de vue des autres courants, quand on prononce le mot développement dans le sens néolibéral, on pense plus à la croissance économique qu'au développement au sens strict. Cela peut être vrai en partie même si les choses ne sont pas si simples. La branche de la science économique à laquelle ils réfèrent développe depuis un certain temps des arguments élaborés et se fonde souvent sur des séries de données et de comparaisons minutieuses. Ses vues ne sont pas exemptes de critiques mais elles méritent d'être prises au sérieux. Certains auteurs comme Fernando Calderón appellent cette voie la « modernisation conservatrice ». Là non plus, il n'est pas aisé de trouver des acteurs qui se disent de ce courant. Claudio Katz inclut dans cette branche la variante sociale-démocrate. L'article d'Esteban Vargas-Maza explore les évolutions du courant discursif du développementalisme néolibéral au sein de l'Alliance

du Pacifique, un espace d'intégration (infra)régional récemment mis en place par un groupe de pays latino-américains dont les projets gouvernementaux ont depuis longtemps adopté une orientation néolibérale. Considérée comme l'héritière du régionalisme initié dans les années 1990 et caractérisée comme le deuxième courant de la quatrième vague de régionalisme latino-américain, l'Alliance du Pacifique porte un discours sur le développement que l'on peut définir à la suite de certains auteurs comme un « nouveau néolibéralisme ».

• Le post-développement: on peut ici identifier quelques dénominateurs communs et plusieurs sous-genres. D'un point de vue général et à la différence des précédents courants, le post-développement n'est pas explicitement lié au pouvoir économique ou politique. Il n'est d'ailleurs pas utilisé dans les organisations internationales. Il est plutôt utilisé par des universitaires et des intellectuels ainsi que par un large éventail de mouvements sociaux. Sur le plan de son élaboration doctrinaire, il doit beaucoup aux contributions d'Arturo Escobar, d'Eduardo Gudynas et de Maristella Svampa, entre autres figures importantes. Le post-développement a évolué sous des auspices spécifiquement latino-américains, liant par exemple des propositions comme celle du bien vivre et du vivre bien (*sumak kawsay* en Équateur, *suma qamaña* en Bolivie). Un point commun de ces approches tient dans la recherche d'alternatives au développement, lesquelles consistent parfois en des propositions d'origine européenne comme celle de la décroissance [Eschenhagen et Maldonado, 2014]. La relation de ce courant discursif à des projets particuliers de gouvernement, sans être complètement absente, présente quelques singularités, qui ne vont pas sans des dérapages et des tensions plus ou moins caractéristiques⁴. On l'appréciera en suivant les prédications et les pérégrinations d'un groupe d'intellectuels-fonctionnaires, parmi lesquels, sans être le seul, le vice-président de l'État plurinational de Bolivie: Álvaro García Linera. On pourra également se plonger dans le sujet, comme le fait l'article de Victor Audubert, par l'exploration de la notion du vivre bien et de ses implications dans le nouveau constitutionnalisme latino-américain. L'auteur met en évidence les limites de cette idéologie qui, même si elle a fait des progrès importants, ne semble pas générer « la société du post-développement ». Sa conclusion est que ce « nouveau constitutionnalisme » devrait être interprété moins comme une transformation radicale et authentique que comme une (ré)actualisation postmoderne de l'État-providence européen.

4. Dirigé par Matthieu Le Quang et Franklin Ramírez Gallegos, le dossier du n° 83 des *Cahiers des Amériques latines* (2017) aborde des aspects de cette question, sous le titre « L'Équateur de Rafael Correa: transition postnéolibérale et conflictualité ».



• Le développement dans le socialisme: des auteurs comme Claudio Katz [2017] défendent non seulement l'existence de cette voie mais aussi son caractère plus raisonnable que les autres. En tant qu'auteurs de cette introduction, nous pensons que si le socialisme a bien aujourd'hui un poids politique faible en Amérique latine – et c'est ce qui finit par arriver au Venezuela et à Cuba –, il conserve une certaine importance en termes de doctrine. Les analyses de Katz sont intéressantes en dépit (ou en raison) du fait qu'elles reposent sur une adhésion explicite à une version «intellectualisée» du socialisme, ce qui lui permet de tirer ses cartouches critiques dans toutes les directions imaginables. Mais par-delà les limites de ce type d'entreprises intellectuelles qui choisissent de s'exposer à des critiques d'ordres divers, il serait difficile de nier l'existence au sein du socialisme du XXI^e siècle d'un «autre nouveau» discours sur le développement, qu'il convient de distinguer des socialismes du XX^e siècle d'une part et des courants précités d'autre part, dont celui du développementalisme social que Katz considère comme une variante du néodéveloppementalisme. S'initier aux perspectives développées par un auteur comme Katz permettra sans aucun doute d'élargir le panorama offert par ce dossier.

• Développement local/développement territorial: bien qu'elle ne soit pas spécifiquement abordée dans le dossier, il est intéressant de poser la question du sens et de la trajectoire de ces notions. Celles-ci sont présentées comme des nouveautés et se disputent sur des accentuations et des nuances importantes, qui varient selon le contexte. En même temps, elles semblent miscibles dans tous les grands courants discursifs précédents, comme si elles étaient des «sous-courants annexes», dotés d'une certaine autonomie relative, peut-être due à leur prétendue technicité.

• Le développement dans le champ artistique et culturel: dans ce cas non plus, le nom n'est pas entièrement satisfaisant, bien qu'il tente de saisir un phénomène important et pas toujours jugé à sa juste valeur. Il est question ici de la présence du terme dans des discours qui ne sont pas à proprement parler des domaines de l'économie, des sciences sociales ou des essais. On ne le trouve pas non plus dans les propos de dirigeants politiques ou sociaux ni dans le traitement que peuvent en faire les médias. Cette approche du développement se rencontre dans la littérature, le théâtre, le cinéma, lesquels sont clairement d'un autre ordre. Ces propos peuvent en certaines occasions, mais toujours avec beaucoup d'acuité et de composantes parodiques, ironiques ou humoristiques, s'approprier la problématique pour la remobiliser dans leurs propres intérêts et finalités. On comprend qu'il s'agit d'un registre fondamental, car des idées comme celle de développement y sont abordées à partir de points de vue singuliers qui s'enracinent profondément dans l'imaginaire social. L'article

qu'Iris Cotteaux consacre au roman *2666* de Roberto Bolaño, rend compte avec rigueur et imagination de ce genre de problèmes. L'auteure souligne, entre autres choses, le fait que l'ouvrage, teinté du pessimisme de Bolaño, recèle non seulement d'ironie ou de parodie, mais encore ce que seules les créations esthétiques de qualité peuvent susciter, à savoir une sorte de révélation. Les réflexions de Cotteaux/Bolaño s'apparentent, quoique de manière spécifique, au discours du post-développement. Ce lien n'est probablement pas obligatoire, à savoir que toute création relative au champ artistique et culturel n'a pas nécessairement à être associée au post-développement. Il peut très bien y avoir des créations esthétiques, et nous croyons qu'il en existe de nos jours, qui renvoient à d'autres modalités discursives, avec leurs spécificités expressives, et auxquelles il vaut sans doute la peine de prêter attention.

En aucun cas, cette esquisse taxonomique que nous venons d'établir ne saurait être définitive. Au contraire, elle se veut une proposition ouverte au débat, aux améliorations et aux reformulations. En outre, elle ne prétend pas être entièrement originale. Comme le montrent les passages ci-dessus, nous nous sommes servis pour l'élaborer de critères et de distinctions disponibles dans un ensemble d'ouvrages récents, en les combinant plus ou moins librement.

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur ce dernier point. Sa prise en considération nous permettra d'appréhender un dernier champ problématique, également central. Si les contributions susmentionnées nous aident incontestablement à nous orienter dans ce champ, il n'en est pas moins vrai que les critères, accentuations et projections qu'ils apportent ne s'additionnent pas sans reste. À mesure qu'on y pénètre, une relation très complexe entre analyses et évaluations se confirme. Une part non négligeable des reconstructions historiques et des propositions taxonomiques/typologiques glissent vers le plan normatif. Cela se produit, bien sûr, de manière plus ou moins forte et explicite. Contrairement à ce que l'on pourrait penser a priori, cela n'arrive pas qu'avec des contributions questionnant plus ou moins ouvertement l'idéologie et l'imaginaire associés au développement ou à ses avatars. Cela se produit également pour une bonne part avec des travaux de techniciens et d'experts, qui au nom de leurs connaissances spécialisées, formulent des recommandations de différents types pour accéder à des étapes potentiellement plus en phase avec le développement.

Il faut donc tenir compte des difficultés de périodisation et classification, mais également, et peut-être plus profondément, questionner le véritable statut de la notion de développement dans la culture. Car, en effet, il n'est pas aisé de savoir quel type de signifié ou d'idée elle recouvre, étant située à la croisée de tant de chemins et étant à la fois si saturée et si vivante – jusque dans ses remises en question totales ou ses parodies. En outre, cette signitivité kaléidoscopique ne ressort pas seulement au plan universitaire ou intellectuel mais porte encore sur



les désirs et les rêves de larges franges de la population. En Argentine, les trois principaux candidats à la présidentielle de 2017 s'autoproclament «développementalistes» plus authentiques que leurs adversaires. Ce qui nous indique l'enracinement profond de la notion et la polysémie singulière et kaléidoscopique. Très peu de temps auparavant était paru dans le même pays le livre *Maldesarrollo*, une critique documentée de quelques-unes des principales politiques mises en œuvre pendant la période électorale et qui a semblé prendre fin avec les résultats de la présidentielle [Svampa et Viale, 2014]. Étrange circularité: enracinement profond, polysémie bigarrée, éclatement tendu...

Permettons-nous d'insister. Comment doit-on concevoir le développement en tant qu'idée ou plutôt en tant qu'entité éidétique? Car le développement n'est pas, ou pas seulement, un concept théorique et, quand bien même il le serait, ce serait sur un mode très problématique, compte tenu de la charge normative, projective et même utopique qu'il porte normalement. Il n'est pas, ou pas seulement, une idéologie particulière, comme en témoignent sa plasticité et sa capacité à être convoquée ou admise par des idéologies particulières. Cependant, il serait absolument faux de le définir comme une décoration ou un ornement de différents systèmes idéologiques, même si parfois les recours au mot, comme à l'idée et à l'imaginaire qu'il implique, peuvent jouer ce rôle. Peut-être les développementalismes politiques, y compris le néodéveloppementalisme, ressemblent-ils à des idéologies particulières. Mais le fait de définir ainsi le post-développement donnerait lieu à des réflexions spécifiques et des débats particuliers. Soutenir que le développement est un mythe, un fantasme ou quelque entité de cette nature peut servir certaines ambitions critiques mais n'éclaire pas davantage ce qui nous intéresse ici. Affirmer que c'est une formation discursive, au singulier, peut aussi servir un certain type de construction argumentative, mais elle ne résout pas entièrement le problème. En mettant l'accent sur sa «fonction», qui légitime généralement certaines pratiques d'exploitation, on prend probablement conscience d'une partie importante du problème, mais on n'épuise pas toute la densité de l'idée, dont l'indubitable potentiel performatif et la «fonction» paraissent déborder de toutes parts.

Pour le théoricien des idées, le développement s'apparente moins à un fait culturel, un concept théorique, une idéologie particulière, un motif repérable dans différentes idéologies, un mythe ou un fantasme, une formation discursive singulière, ou encore un instrument de légitimation, qu'à une idée qui, au fil du temps, s'est montrée capable de fonctionner comme colonne vertébrale ou comme centre de gravité pour un spectre large et hétérogène d'élaborations discursives. Bien entendu, cette hypothèse requiert d'être davantage étayée, ce qui implique d'avancer dans le champ encore en friche de l'élaboration d'une classification thématique, non pas des discours sur le développement, mais des entités éidétiques en général, à l'instar des travaux en cours de préparation du

chilien Eduardo Devés Valdés. Dans le cas où la classification indiquée serait acceptée, quelles autres entités éidétiques pourraient être assimilées à une telle idée du développement? Nous devrions penser les continuités et les changements de cette entité.

Comme on peut le voir, à la différence d'une partie importante de la littérature sur le développement, la présente étude ne se clôt pas sur des recommandations ou des exhortations de quelque type que ce soit. La raison de cette absence n'est pas à chercher du côté d'une foi aveugle des auteurs dans l'asepsie des valeurs ou dans une position ingénue qui consisterait à se croire «au-dessus» de tout engagement, mais plutôt dans le simple choix de cultiver ici une approche qui privilégie la démonstration et la classification.

Tous les articles de ce dossier ne s'accordent pas nécessairement sur l'ensemble de ces partis pris, et ils n'ont pas à le faire. Cependant, il ne fait aucun doute que, pris globalement, ils constituent une excellente porte d'entrée pour comprendre le développement comme une colonne vertébrale idéologique ou un centre de gravité conceptuel en Amérique latine ces dernières années.

Sans doute l'Amérique latine reste-t-elle une région «avide de développement». La persistance de cette problématique soulève des réponses variées, dont il est important de clarifier les variations. Dans le même temps, et peut-être en raison de ce qui précède, l'Amérique latine est l'un des espaces au monde où prospèrent le plus manifestement des questionnements sur l'élan développementaliste, suscitant de riches et intenses argumentaires et contre-argumentaires en cascade, dont l'examen systématique se révèle fascinant pour tous ceux qui s'intéressent non seulement à la vie des idées mais aussi à l'avenir du continent.

BIBLIOGRAPHIE

- **ADELMAN** Jeremy, *Worldly Philosopher: The Odyssey of Albert O. Hirschman*, Princeton, Princeton University Press, 2013.
- **ARANÍBAR ARZE** Antonio et **RODRÍGUEZ Benjamín** (dir.), *América Latina: ¿del neoliberalismo al neodesarrollismo?*, Cuadernos de prospectiva política, n° 3, Buenos Aires PNUD/Siglo XXI, 2013.
- **BEIGEL** Fernanda (dir.), *Autonomía y dependencia académica: universidad e investigación científica en un circuito periférico, Chile y Argentina (1950-1980)*, Buenos Aires, Biblos, 2010.
- **BRESSER-PEREIRA** Luiz Carlos, « Estado y mercado en el nuevo desarrollismo », *Nueva Sociedad*, n° 210, juillet-août 2007, p. 110-125.
- **BRINGEL** Breno et **ECHART MUÑOZ** Enara, « Imaginarios sobre el desarrollo en América Latina: entre la emancipación y la adaptación al capitalismo », *Revista española de desarrollo y cooperación*, Universidad Complutense, n° 39, 2017, p. 9-24.
- **CALDERÓN GUTIÉRREZ** Fernando (dir.), *Huellas del futuro: contrapunto de voces sobre la realidad política latinoamericana*, Cuadernos de prospectiva política, n° 4, Buenos



- Aires, PNUD/Siglo XXI, 2013.
- **CAPALBO Lucio** (dir.), *El resignificado del desarrollo*, Buenos Aires, Ciccus, 2008.
 - **DEVÉS VALDÉS Eduardo et KOZEL Andrés**, *Estudios eidéticos: una conversación desde el Sur sobre la vida de las ideas y la reconfiguración de un espacio disciplinar*, en cours d'écriture.
 - **DEVÉS VALDÉS Eduardo**, *El pensamiento latinoamericano en el siglo XX: entre la modernización y la identidad, tomo II, Desde la Cepal al neoliberalismo (1950-1990)*, Buenos Aires, Biblos, 2003.
 - **DOS SANTOS Theotônio**, *La teoría de la dependencia: balance y perspectivas*, Buenos Aires, Plaza y Janés, 2003.
 - **ESCHENHAGEN María Luisa et MALDONADO Carlos E.** (dir.), *Un viaje por las alternativas al desarrollo: perspectivas y propuestas teóricas*, Bogotá, Universidad del Rosario/Universidad Pontificia Bolivariana, 2014.
 - **ESCOBAR Arturo**, *Sentipensar con la tierra: nuevas lecturas sobre desarrollo, territorio y diferencia*, Medellín, Unaula, 2014.
 - **ESCOBAR Arturo**, «Más allá del desarrollo: postdesarrollo y transiciones hacia el pluriverso», préface de la nouvelle édition de *La invención del desarrollo*, Popayán, Universidad del Cauca, 2012, p. 9-41.
 - **ESCOBAR Arturo**, «El desarrollo sostenible: diálogo de discursos», *Ecología política*, Icaria/Fundación ENT, n° 9, 1995, p. 7-25.
 - **ESTENSSORO Fernando**, *Historia del debate ambiental en la política mundial, 1945-1992: la perspectiva latinoamericana*, Santiago du Chili, IDEA/USACH, 2014.
 - **ESTEVA Gustavo**, «Desarrollo», in **Wolfgang SACHS** (dir.), *Diccionario del desarrollo: una guía del conocimiento como poder*, Pérou, Pratec, 1996.
 - **FANELLI José María**, *La Argentina y el desarrollo económico en el siglo XXI: ¿cómo pensarlo? ¿qué tenemos? ¿qué necesitamos?*, Buenos Aires, Siglo XXI/Fundación Osde, 2012.
 - **FERRER Aldo**, «Globalización, desarrollo y densidad nacional» in **Gregorio VIDAL et Arturo GUILLÉN** (dir.), *Repensar la teoría del desarrollo en un contexto de globalización: homenaje a Celso Furtado*, Mexico, Clacso/UAM, 2007.
 - **FERRER Aldo**, *La densidad nacional: el caso argentino*, Buenos Aires, Capital Intelectual, 2004.
 - **GUNDER Frank André**, *El subdesarrollo del desarrollo: un ensayo autobiográfico*, Caracas, Nueva Sociedad, 1991.
 - **GALLOPIN Gilberto**, *Sostenibilidad y desarrollo sostenible: un enfoque sistémico*, Santiago du Chili, Cepal, 2003.
 - **GILLER Diego**, «¿"Teoría de la dependencia"? Orígenes y discusiones en torno de una categoría problemática» [en ligne], *La revista del CCC*, n° 21, juillet-décembre 2014 [consulté le 25 mai 2017]. Disponible sur : <http://www.centrocultural.coop/revista/21/teoria-de-la-dependencia-origenes-y-discusiones-en-torno-de-una-categoria-problematica>
 - **GRONDONA Ana** (dir.), *Estilos de desarrollo y buen vivir*, Buenos Aires, CCC, 2017.
 - **GUDYNAS Eduardo**, «Debates sobre el desarrollo y sus alternativas en América Latina: una breve guía heterodoxa», in **Miriam LANG et Dunia MOKRANI** (dir.), *Más allá del desarrollo*, Cali, Abya Yala/Fundación Rosa Luxemburg, 2012, p. 21-54.
 - **GUTIÉRREZ GARZA Esthela et EDGAR GONZÁLEZ Gaudiano**, *De las teorías del desarrollo al desarrollo sustentable*, Mexico, Siglo XXI/UANL, 2010.
 - **HERRERA Amílcar et al.**, *Catástrofe o nueva sociedad: modelo mundial latinoamericano treinta años después*, Ottawa/Buenos Aires, IDRC/IIED, 2004.
 - **HIRSCHMAN Albert**, *La estrategia del desarrollo económico*, Mexico, FCE, 1961.
 - **HODARA Joseph**, *Prebisch y la Cepal: sustancia, trayectoria y contexto institucional*, Mexico, El Colegio de México, 1987.

- **KATZ Claudio**, *Neoliberalismo, neodesarrollismo, socialismo*, Buenos Aires, Batalla de ideas, 2017.
- **MERCADANTE Aloizio**, *Brasil: de Lula a Dilma (2003-2013)*, Madrid, Clave intelectual, 2013.
- **MUNCK Ronaldo**, «La teoría crítica del desarrollo: resultados y prospectiva», *Migración y desarrollo*, Zacatecas, n° 14, janvier 2010, p. 35-57.
- **SOLARI Aldo**, **FRANCO Rolando et JUTKOWITZ Joel**, *Teoría, acción social y desarrollo en América Latina*, Mexico, Ilpes/Siglo XXI, 1981.
- **SUNKEL Osvaldo et GLIGO Nicolo** (dir.), *Estilos de desarrollo y medio ambiente en la América Latina*, Mexico, FCE, 1980.
- **SVAMPA Maristella**, *Debates latinoamericanos: indianismo, desarrollo, dependencia y populismo*, Buenos Aires, Edhasa, 2017.
- **SVAMPA Maristella et VIALE Enrique**, *Maldesarrollo: la Argentina del extractivismo y el despojo*, Buenos Aires, Katz, 2014.
- **SVAMPA Maristella**, «Consenso de los commodities y lenguajes de valoración en América Latina», *Nueva Sociedad*, n° 244, mars-avril 2013.
- **SZTULWARK Sebastián**, *El estructuralismo latinoamericano: fundamentos y transformaciones del pensamiento económico de la periferia*, Buenos Aires, UNGS/Prometeo, 2005.
- **URQUIDI Víctor**, *Las políticas de desarrollo en América Latina (1930-2005)*, Mexico, El Colegio de México/ FCE, 2006.
- **ZAPATA Francisco**, *Ideología y política en América Latina*, Mexico, El Colegio de México, 2001.